

Paris, le 5 juillet 1908

(...) La vie à cette époque-ci de mon existence est un rude combat. Si chaque jour, je vois de nouvelles difficultés surgir, si je les vois plus nombreuses que celles qu'ont à vaincre les collègues travaillant au même but, c'est que je me sens un « hors-la-loi » : par l'éducation que vous nous avez donnée, toute de principes solides, éducation la meilleure que nous eussions pu souhaiter, je me trouve avoir des besoins d'idéal tellement au-dessus de mes forces que chaque jour amène sa souffrance et sa désillusion, chaque jour est une nouvelle trahison de ma main, une défection de toute une partie de mes facultés pensantes... Il faut dire aussi que dans votre travail éducatif, vous n'aviez personne pour vous épauler. Vous faisiez de nous des assoiffés d'idéal. Mais c'est ici qu'est le gros malheur, il eût fallu être soutenu, il eût fallu que d'autres professeurs épaulassent de leurs conseils sages cette file qui montait si hardie, il eût fallu que le dessin, que le modelage, que les connaissances pratiques, celles techniques, etc. etc. marchassent de front avec l'Idée, le Désir, l'Idéal que vous saviez éveiller en nous. Là-bas hélas, on s'apercevait peu de cela, parce que, placé dans un milieu affectueux, la famille, les camarades, vous, notre consolateur de chaque instant, il nous manquait ces heures de solitude complète que notre vie actuelle nous offre si souvent et pendant lesquelles on se mesure, pendant lesquelles on fait l'inventaire, on constate les déficits, les trous, les marchandises disparues, la production ne suffisant pas à la demande.

Cela fait des heures pas « rigolotes » du tout, et pour peu qu'on vienne de rater un dessin ou qu'à la bibliothèque, on soit resté une heure devant une formule sans arriver à la comprendre, on ne peut s'empêcher de constater que l'on a du retard, beaucoup trop de retard.

(...)

D'autre part, à côté de l'abstraction des mathématiques pures, je lis Viollet-le-Duc, cet homme si sage, si logique, si clair et si précis dans ses observations. J'ai Viollet-le-Duc et j'ai Notre-Dame qui me sert de table de laboratoire pour ainsi dire. Dans cette merveilleuse bâtisse, je contrôle les dires de Viollet-le-Duc et j'y fais mes petites observations personnelles. C'est là aussi que je vais faire mes séances de dessin « d'après l'antique » ! et je vous assure que ces séances ne sont pas les plus gaies de la journée. J'ai un profond dégoût de moi-même. Non, franchement je suis épouvanté de constater chaque jour mon incapacité à tenir un crayon ; je ne sens pas la forme, je ne puis faire tourner une forme : c'est à en désespérer. Je tâche de me ressaisir, ces jours, de m'arracher à mon dégoût ; je recherche géométriquement le principe du modelé, la décomposition de la lumière et de l'ombre sur une sphère, un ovale, un vase ou d'autres objets. (...)

Si on nous avait appris seulement cela : qu'une académie, c'est un assemblage de formes géométriques ; que ces formes admettent telle ombre ou telle lumière, et seulement cette ombre-là et cette lumière-là. Si on avait fait agir en nous la raison, la logique, l'esprit de déduction, et bien, on saurait dessiner après sept ans d'école d'art.

Mais non, on vous fourre dans les pattes de gens qui s'en fichent, qui, pour vous faire travailler, ne savent que flatter le sentiment d'orgueil et de ce fait, on arrive, avec un capital de connaissances nul, à n'avoir plus qu'un désir : celui de faire un beau dessin, un genre Léonard ou un genre Michel-Ange ou un genre Kaiser suivant les tempéraments !

(...)

Ce que je suis heureux d'être loin de la maison, loin de tout bien-être matériel. Il n'y a que dans cette atmosphère d'étude, à Paris, qu'on peut « voir en avant ». Si j'étais là-bas, comment voir par moi-même ? J'irais tout bonnement à chaque heure de doute vous supplier d'y voir pour moi. Il y aurait quantité de petites vanités satisfaites qui me berceraient ; je serais dans une plus grande quiétude, sûr de tenir l'avenir à pleins bras ... serais-je plus heureux ? Je suis sûr que non.